

Avant de se remettre en selle, le Mexicain déchargea sa carabine sur l'ours arrivé tout près de lui. La balle, qui s'aplatit sur son corps velu, ne produisit d'autre effet que celui d'un coup d'éperon dans le flanc d'un cheval, c'est-à-dire qu'elle accéléra l'ardeur de l'ours à poursuivre la proie qu'il convoitait. Diaz n'eut que le temps de s'élancer sur sa monture, après avoir tranché la corde qui la retenait, et le chasseur, comme il arrive parfois, prit chasse à son tour devant le féroce animal.

L'ours ne se tint pas pour satisfait par ce triomphe d'amour-propre, et de son trot, si pesant en apparence, si rapide en réalité, il suivait le cheval à une courte distance. Souvent un galop redoublé éloignait le cavalier jusqu'à perte de vue ; mais, quand la fatigue forçait la monture à ralentir sa marche, l'ours ne tardait pas à se montrer de nouveau, continuant le trot implacable et opiniâtre qu'il avait adopté.

Au jour avait succédé la nuit, et, pendant un instant, l'animal si acharné à sa poursuite avait disparu dans l'obscurité, lorsqu'une fois encore apparut sur le terrain blanchâtre et calcaire de la plaine un corps noir, monstrueux, dont l'allure uniforme et le grommellement ne laissèrent plus aucun doute au cavalier. Ce fut la dernière fois qu'il le perdit de vue.

Comme l'ombre qui suit le corps, comme un de ces fantômes que l'imagination du voyageur effrayé en traversant des lieux déserts lui fait voir attaché à ses pas, ainsi l'ours suivait toujours le cavalier. Cependant la distance qui les séparait commençait à s'amoinrir ; l'ours n'avait pas augmenté sa vitesse, celle du cheval décroissait. La sueur couvrait ses flancs, le souffle s'échappait de plus en plus difficilement de ses naseaux dilatés par la terreur, ses jarrets nerveux mollissaient sous lui et l'ours ne ralentissait pas son allure.

Deux heures se passèrent ainsi, deux heures dont chaque minute semblait une heure, et, depuis quelques instants déjà, le reniflement joyeux, nous dirions presque ironique de l'ours se mêlait au souffle d'angoisse du cheval, quand ce dernier, à bout de forces, épuisé par la fatigue et surtout par la terreur, s'abattit tout à coup.

Diaz prévoyait cette chute, et tomba sur ses pieds ; un heureux hasard voulut que ce fut à deux pas d'un érable élevé, sur lequel il s'empressa de grimper, plutôt par instinct que par raisonnement. Ses talons se trouvaient à quelque distance du sol, quand l'ours, qui semblait évidemment donner la préférence à l'homme, se dressa sur ses pieds et effleura les éperons du cavalier de ses redoutables crocs, à peine moins longs mais plus acérés que les éperons eux-mêmes.

Échappé à l'attaque de l'animal, Diaz se rappela tout à coup l'agilité des ours à grimper au sommet des arbres pour y chercher les rayons de miel des abeilles sauvages, et il s'arrangea le plus commodément qu'il lui fut possible sur la fourche d'une mère branche. Éperonné, botté, la rapière à la main, le cavalier si singulièrement posté attendit l'ennemi,

non pas précisément effrayé, car l'aventurier ne s'effrayait guère plus des bêtes que des hommes mais le cœur ému et palpitant.

Diaz toutefois ignorait une circonstance particulière à l'ours gris des Prairies. A en juger par la longueur prodigieuse de ses griffes, l'ours gris qui semble être le dernier de cette race gigantesque de *creuseurs* antédiluviens dont l'espèce a disparu, ne peut grimper aux arbres, comme les animaux de la même famille. Celui-ci dut donc se contenter de jeter un regard sur le cavalier, puis après sur le cheval expirant. Pour charmer ses loisirs et prendre patience, l'ours, dont l'exercice avait développé l'appétit, apporta le cheval au pied de l'arbre, et se mit à le dévorer.

Cela ne l'empêchait pas de jeter de temps en temps des yeux de convoitise sur l'aventurier, dont sans doute il lui eût bien convenu de faire le complément de son repas.

Pendant une partie de la nuit, Diaz entendit le craquement des os de son malheureux cheval ; puis il vit une énorme masse noire se coucher tranquillement au pied de son arbre. Cependant le sommeil commençait à alourdir ses paupières, et il cherchait en vain à le combattre ; accablé de fatigue, il fallut enfin qu'il cédât. L'aventurier s'attacha alors fortement autour de l'arbre avec sa ceinture de crêpe de Chine, passa son poignet dans la dragonne de son épée, et s'endormit malgré la faim et la fraîcheur de la nuit.

Au petit jour il s'éveilla, jeta les yeux au-dessous de lui et crut encore voir la même masse noire et informe ; mais elle lui apparaissait d'une manière si confuse, qu'il ne douta pas que ses yeux ne le trompassent. L'ours avait en effet disparu, ainsi que le cheval.

Pendant toute la cruelle journée qui suivit cette nuit non moins cruelle, la faim, la soif, d'effrayante apparitions d'ours que son imagination lui faisait voir derrière chaque buisson, ne laissèrent pas à l'aventurier un moment de calme ou de repos. Puis, au soleil couchant, il aperçut la fumée d'un feu encore invisible. Dût cette fumée être celle d'un banquet d'ours ou d'Indiens (de part et d'autre le danger était le même), le Mexicain affamé résolut de marcher dans cette direction.

Six Indiens étaient assis autour d'un feu, mais sans la moindre apparence de repas à côté d'eux. Diaz alors s'effraya de l'aspect famélique du foyer et voulut s'esquiver ; mais le groupe sauvage aux yeux de faucon l'avait aperçu, et l'aventurier fut forcé d'obéir à une injonction de s'approcher, injonction si menaçante qu'il fallut bien s'y rendre.

C'étaient les six Comanches de Rayon-Brûlant. Alliés des blancs pour le moment, les guerriers indiens accueillirent pacifiquement leur hôte involontaire, l'interrogèrent en mauvais espagnol sur sa direction, et Diaz nomma le Lac-aux-Bissons. C'était le but des Comanches eux-mêmes ; l'aventurier s'assit au foyer, où, pour unique repas, il dut se contenter d'un calumet de tabac mélangé de feuilles de sumac.